

Lire les combats

Comprendre la Boxe professionnelle,

par Ronal Levao (in *Reading the fights, The best writing about the most controversial sport*, édité par Joyce Carol Oates et Daniel Halpern, 1988)

(traduit par Sébastien Derrey : n'étant pas traducteur, ces traductions comme les suivantes sont entièrement à revoir. J'ai parfois mis entre parenthèses et en bleu les termes que je n'ai pas réussi à traduire)

Les habitants du monde de la Boxe ont un instinct très développé pour le paradoxe. Prenez le cas de Ferdie Pacheco. Non seulement son surnom, le « Docteur Combat », réduit vraiment avec malveillance le traditionnel « Médecin de Ring », comme pour forcer un oxymore, ou pire, une ambiguïté sinistre (celui qui « soigne » ou répare les combats), mais son style de commentaire en direct – variant de l'enthousiasme pour le détail clinique de la blessure aux appels angoissés jusqu'à l'humour le plus noir sur les malheureux boxeurs – a produit une série de juxtapositions folles dans les retransmissions de boxe de NBC.

Certains des meilleurs moments de Pacheco ont eu lieu pendant que son réseau préparait Frank « L'Animal » Fletcher à être un aspirant temporaire. Malgré le violent embourbement de Fletcher, il était en un sens un combattant de télévision parfait. Il frappait en long et en large, larges arcs de cercle avec les jambes grandes ouvertes, comme Clayton Moore jouant le Cavalier Solitaire, de sorte qu'aucun acte d'agression ne pouvait être raté par le téléspectateur, ou par son adversaire contrattaquant. Une telle imprudence, reliée à un cœur vaillant et un menton douteux, garantissait que chaque match ferait un drame d'une lutte qui friserait la catastrophe joué par un Indiana Jones à petit budget, mais en grandeur nature. La pure hyperbole du style de Fletcher inspira au Docteur Combat pleins de fantaisies pendant le combat – « d'abord l'Animal les appuie ; puis il les mange » - et ensuite lors des interviews d'après combat, comme dans sa discussion inoubliable avec le combattant cabossé et édenté sur les vertus de son nouveau régime de santé.

Les mini-séries de Fletcher sur NBC n'ont sûrement pas été le meilleur de la Boxe ; en effet, cela semblait souvent dédié à représenter ce à quoi la Boxe ressemble à travers les yeux de ses abolitionnistes : les efforts brutaux de jeunes pauvres pour se cogner les uns sur les autres jusqu'à en perdre connaissance. Pourtant toute tentative de transformer le couple étrange Fletcher-Pacheco en celui de la victime et du sadique échoue sur l'état des faits. Fletcher s'est délecté du (s'est fait prendre au) mélodrame violent de sa profession, comme l'a fait sa mère, dont les exhibitions télévisuelles d'amour maternel, incluant chants de foule de premier plan de « Animal ! Animal ! » et courses autour de l'aire du ring pour supplier son fils d'aller plus souvent au corps. Pacheco, pour sa part, est un fervent partisan de la réforme médicale ; il a été l'un des premiers à pousser Ali à se retirer au milieu des années 70 quand ses réflexes et ses reins ont donné signe que des choses

sombres allaient arriver, et aujourd'hui il montre tant de sollicitude à la vue du sang que certains observateurs plus durs l'ont renommé le « Docteur Peur ».

Que pouvons-nous penser d'un tel spectacle ? Et si nous pouvons en sortir quelque chose, qu'en est-il des questions plus larges qui suivent – questions à propos du statut problématique du combat professionnel lui-même dans la culture contemporaine ? Plus que tout autre sport, il défie et à la fois repousse le commentaire, la critique et l'interprétation. Un peu de ce caractère insistant provient de la place unique que la Boxe tient dans le discours moderne : elle est le seul sport majeur dont l'abolition est et restera une source continuelle de controverse. Pourquoi suscite-t-elle tant d'indignation et tant de défense passionnée ? Le faible statut social et économique de la plupart de ses participants semble la marquer comme un sport de désespoir et d'exploitation, alors même que les combattants les plus couronnés de succès, ou ceux qui devraient mieux être au courant, ont des difficultés à se persuader de raccrocher. Même l'aveugle Ray Seales confesse que si on lui offrait un combat maintenant, il serait tenté d'accepter. Les spectateurs de tous les niveaux sociaux, conscients de sa brutalité et de sa corruption, sont de même attirés par la Boxe avec une fascination complètement différente de l'esprit théâtral, carnavalesque et canaille qui marque la récente montée en flèche de la lutte professionnelle. Il y a, aussi, l'attrait mystérieux de la boxe sur les maîtres du récit littéraire, d'Homère et Virgile à Hemingway et Mailer. Peut-être la grande marginalité du spectacle le rend-il irrésistible : son action violente semble en même temps insensée et auto-suffisante, au-delà de la limite de toute traduction possible, et pourtant exigeant que quelque chose en soit dit ou fait. La Boxe s'offre comme quelque chose de gratuit et pourtant fondamental, une représentation particulièrement saisissante et sincère de toute lutte, incluant celle qui fait se rejoindre le participant et le téléspectateur : la lutte pour donner du sens à l'action ([the struggle to make sense of action : pour la déchiffrer, la rendre intelligible](#)).

La preuve de cette lutte apparaît partout dans les combats. Les combattants tentent de façonner le cours des événements avec leur corps et leur esprit, étudiant leurs adversaires et eux-mêmes pour les signes de force et de faiblesse. L'impulsion de l'analyse narrative et critique se répercute à l'extérieur du ring : les hommes de coin produisent des résumés de 60 secondes et des prévisions entre les rounds ; les journalistes griffonnent, tapent, ou font des comptes rendus en direct par téléphone depuis le bord du ring (le voyage au travers des cordes de Dempsey sur une machine à écrire est l'un des grands moments de l'histoire du récit) ; et les spectateurs des gradins les plus hauts débattent sur la signification des événements qu'ils peuvent à peine voir. Finalement, voilà le combat crucial au-delà de l'arène, sur les pages éditoriales du magazine *The Ring*, *The New York Times*, le *journal of the American Medical Association*, et ainsi de suite, entre les apologistes et les abolitionnistes. Je veux que cet essai serve comme une sorte de commentaire sur les manières conflictuelles que nous avons de regarder, et de tenter de parler de la Boxe aujourd'hui. Ma stratégie générale sera, dans la tradition de la mode pugilistique, de commencer par l'extérieur et de poursuivre vers l'intérieur. On a accordé récemment une grande importance à la démystification de la Boxe, exposant ses motivations psychologiques, sociales ou économiques et ses conséquences médicales. Comme beaucoup d'adeptes ([followers : spectateurs](#)) des combats, je me suis retrouvé troublé, éclairé, mais finalement insatisfait par de telles révélations ; inévitablement je me suis retrouvé impliqué dans la polémique et les projets de réforme. Mon but principal ici, cependant, est de prendre en compte les difficultés que l'attrait de la Boxe présente à tout examen, difficultés qui néanmoins sont valables pour aiguïser notre sensibilité à son étrange attrait.

Un axiome : il y a peu, s'il y en a, d'institutions humaines ou d'activités qui ne peuvent être à la fois encensées avec enthousiasme et condamnées comme un gâchis, vain, hypocrite, ou cruel. Cela est vrai en partie à cause de notre ambivalence envers les institutions en général, et en partie à cause de l'habitude des rhétoriciens, anciens et modernes, de transformer le problème du choix éthique en spectacles (*exhibitions*) virtuoses d'éloge et de blâme. Et il y a, aussi, une sorte de sensibilité qui sent que cela doit prendre une position morale, qu'approbation ou désapprobation, affirmation ou dénégation, doivent être exercées du début à la fin (*partout*) de tout l'éventail de ses expériences, et celui des autres. La tendance à, et la difficulté de, faire de tels jugements est illustrée par la controverse abolitionniste.

La faiblesse de l'affirmation générale – c'est-à-dire, l'éloge qui se prolonge au-delà de l'enthousiasme pour des moments de l'action localisés – est assez claire. La première fois que j'ai été présenté (*que je me suis introduit dans*) à une paire de gants rembourrés, j'ai été également présenté à l'expression « art viril », une expression qui maintenant semble plus désuète que robuste. Le « noble art » de Pierce Egan et A. J. Liebling commence maintenant à avoir un usage assez ironique pour le rendre, aussi, inaccessible à moins d'être accompagné, à tout le moins par un clin d'œil. Moins facilement rejetables sont les revendications de ceux qui trouvent dans le modelage d'eux-mêmes en combattants un sens nouveau de discipline, dévouement, et concentration. Le conte tragicomique extraordinaire de l'ancien évadé de prison « Hector Medina », exposé et arrêté après un combat télévisé, prouve la valeur de la Boxe pour ceux qui avec une énergie formidable cherchent un exutoire (*un débouché ?*). Mais étant donné les quelquefois tristes résultats des examens neurologiques d'anciens boxeurs, l'argument de la forge du caractère est compromis par le danger de l'érosion accélérée de ce caractère.

L'un des derniers recours des défenseurs de la Boxe est l'attrait de l'opportunité économique. C'était soit le ring, soit le crime, aimaient raconter les anciens champions aux interviewers. Mais la rareté des succès financiers des carrières de boxeur, même avec la prolifération récente des catégories de poids et la division des titres, suggère que nous avons affaire avec les rêves de la pauvreté plus que tout autre but généralement réalisable. La valeur des rêves, pour les individus ou pour la société, ne doit pas être sous estimée, mais leur prédisposition à l'exploitation ne devrait pas l'être non plus. L'opportunité financière, même pour les meilleurs combattants, dépend souvent d'un effet de ruissellement économique dominé par les managers et les promoteurs experts dans la réparation des fuites. La Boxe ne draine pas non plus ses foules ni remplit les poches des promoteurs et des directeurs de réseau parce que le public est fasciné par le spectacle de jeunes hommes améliorant leur condition financière. Les histoires d'Horatio Alger sont d'une telle aide seulement à l'entrée – l'évolution de Pinklon Thomas de l'héroïnomane au champion poids-lourd est le genre de drame qui est bon pour l'échelle de Nielsen (*l'indice d'écoute*), mais sans son jab explosif et sa droite calculée, elle ne serait pas commercialisable. Le Docteur Johnson de la Boxe, le feu Nat Fleisher, avait l'habitude de rejeter d'un revers de la main les abolitionnistes (« grand-mères mâles » était assez bourru (*harrumph*) pour lui), mais la plupart des aficionados se sont retrouvés avec très peu de marge de manœuvre. Ils se sont retrouvés coincés, si l'on peut dire, à concéder aux diables de la Boxe, avançant seulement pour louer des moments isolés à l'intérieur du ring. Le commentaire général était devenu la propriété des voix qui condamnaient.

Mais si l'affirmation générale a des ennemis, il en est de même pour la négation catégorique. Examinons deux premiers coups tirés dans l'attaque par l'AMA (Australian Medical Association), les éditoriaux largement médiatisés dans le *Journal of the American Medical Association* par les Docteurs Maurice W. Van Allen et George Lundberg. Ils ne retiennent aucun coup : la Boxe est un « pêché », un « retour à l'homme barbare », et aussi longtemps que nous ne fouillons pas trop profondément dans leur supposition d'un certain Autre qui est parvenu à être plus violent que l'homme civilisé, il y a de la force dans leurs remarques. Nous connaissons trop bien les conséquences d'un coup à la tête pour avoir besoin d'écouter. La mort de Deuk Koo Kim à la télévision nationale nous a rappelé une terrible vérité déjà établie par le destin de Ernie Schaaf, Jimmy Doyle, Benny Paret, et d'autres trop nombreux. Curieusement, le discours inarticulé, endormi de Muhammad Ali semble avoir inspiré une indignation encore plus large ; Docteur Lundberg, éditeur du *JAMA*, a apparemment rejoint la mêlée après avoir vu une interview télévisée d'Ali. Le cas d'Ali, cependant, est un cas compliqué, non seulement en raison des causes incertaines du syndrome de Parkinson, mais aussi à cause de son étrange vécu émotionnel (*emotional makeup*). Les médias juxtaposent avec force des bandes du jeune Ali, menaçant Liston ou plaisantant sur sa grandeur avec Cosell, avec des bandes de tristes interviews récentes. Mais avant d'accepter le récit avant-et-après comme l'histoire finale, on devrait aussi écouter les bandes du jeune Ali parlant de sa religion et de son empressement à tout quitter pour la Cause – même là on entendrait une voix monocorde, distante et rêveuse qui préfigurait un écart grandissant entre la sincérité et la joie. Alors qu'il serait absurde de minimiser l'effet cumulatif de la punition du ring sur Ali (les apologistes prétendent qu'il n'est qu'ennuyé ou déprimé), on ne doit pas oublier qu'Ali souffrait aussi d'un manque profond d'inspiration.

De plus, en raison du fait que l'AMA elle-même concède que la Boxe « ne semble pas plus dangereuse que d'autres sports acceptés couramment par la société » (elle est, en fait, au 7^e rang), la question qui reste sans réponse est : Qu'est-ce qui rend ce sport différent de tous les autres ? La délicate gelée du cerveau tourne et clapote-t-elle différemment à l'intérieur du crâne quand il est frappé par un défenseur de 130 Kg que lorsqu'il est frappé par un poing ganté ? Van Allen attaque l'attitude banalisante envers la blessure cérébrale en général dans le spectacle – dessins animés, shows télévisés de détectives, football – mais dans le cas de la boxe, il complète le médical par le moral : *l'intention* derrière la Boxe est malveillante. Il est très explicite à ce sujet : les combattants professionnels non seulement risquent des blessures mais souffrent d'une « dégradation de base » par leurs performances, comme le sont tous ceux qui sont « exposés » à un tel « spectacle » (*show*) ; le médecin doit éliminer la Boxe en tant que « spectacle public ». Si ses termes semblent familiers, c'est parce qu'ils sont une réédition d'un vieux problème, dont la version la plus célèbre nous descend de l'attaque par les Puritains du spectacle plein de pêchés du théâtre anglais de la Renaissance. Le théâtre, lui aussi, a été honni comme une abomination par une société dorée pour son pouvoir d'attirer des foules bruyantes (*bagarreuses*) pour témoigner de la déformation de l'identité humaine. Ce n'est pas une coïncidence que le Globe et d'autres théâtres Elizabéthains publics et professionnels ont été construits ou bien dans les banlieues du nord de Londres ou bien au sud de la Tamise dans le but d'échapper à la juridiction du Conseil Communal, tandis que la première Boxe professionnelle dans les Etats Unis montait ses spectacles dans des no-man's-land légaux – sur des péniches, par exemple, ou, dans le cas du combat célèbre Fitzsimmons-Maher, juste au sud de la frontière pour éviter les Texas Rangers. Car dans les deux cas, les limites de l'humain ont été volontairement et habilement transformées en divertissement public.

Qu'est-ce qui, cependant, a pris la place d'un dieu en colère pour encourager un homme à attacher de l'importance et à moraliser la vie intérieure d'un autre ? Presque partout, les abolitionnistes appellent à la conscience sociale et aux préoccupations d'ordre humanitaire. Van Allen pense avec ironie à la façon qu'a notre société d'exprimer une « préoccupation proche de l'hystérie pour chaque facteur en théorie nocif dans l'environnement » et dont « les voix stridentes exhortent à l'égalité pour tous et promeuvent et constituent un soutien capital ([capital support : un fond de soutien ?](#)) pour l'égalité des droits », mais ne mettront pas fin au « sacrifice littéral d'une minorité de la jeunesse pour le profit et la délectation de prétendus sportifs. » Le tonnerre de la Droite rencontre la simplification excessive de la Gauche. Les combats professionnels lors des soupers de clubs anglais ou dans les casinos de Las Vegas et Atlantic City (spectacles favorisés dans la polémique abolitionniste) peuvent être peu recommandables, quoique plus pour ce qu'ils nous montrent de l'inégalité sociale en général que pour ce qu'ils nous racontent sur la Boxe en particulier ; les combattants eux-mêmes font bon accueil au jour de paye. Une visite rendue à un club de combat plus traditionnel montre le public et le combattant comme faisant partie d'un groupe social. Le respect et l'affection entre une foule a, disons, l'Auditorium Civique de Stockton et le cogneur vétérinaire Yaqui Lopez faisant un signe d'au revoir depuis l'aire de ring ne correspond pas au paradigme de Van Allen. Ni Desmond Tutu désignant du doigt Joe Louis et Sugar Ray Robinson comme ses inspirations d'enfant – ni, plus généralement, non plus la fascination et l'admiration dans les communautés noires et latines pour Ali, Hagler, Duran, Arguello, Olivares, et beaucoup d'autres. Pour le D. Van Allen admettre l'authenticité de tels sentiments, d'après ses hypothèses, irait au-delà du simple snobisme et de la condescendance ; cela impliquerait (voudrait dire) une équation entre de telles communautés et la sadique, même inhumaine, une implication qui pourrait se cacher (menacer) derrière la conjecture de Van Allen sur pourquoi plus de combattants ne sont pas conscients du dégât cérébral progressif : ils manquent d'introspection suffisante pour le remarquer.

Mon propos n'est pas de questionner la sincérité de Van Allen ou le sérieux des préoccupations sociales et politiques de l'AMA, quelque erratique qu'elles puissent avoir semblé au cours des années. (L'opinion de la communauté médicale est, en fait, divisée sur la question de la Boxe, à la fois sur le terrain scientifique et éthique, comme on peut le voir d'après les lettres suivant le JAMA.) Je suggère plutôt, que certaines des attaques de l'AMA, et une bonne partie de la polémique anti-boxe en général, est inspirée moins par un souci pour les boxeurs-mêmes que par un inconfort au sujet de notre propre rôle en tant que membre éduqué et prestigieux d'une société où beaucoup, par nécessité ou par choix, se battent littéralement pour vivre. Ces attaques sont viciées par leur détermination et leur distance olympienne ; leur zèle est dirigé moins contre l'exploitation des jeunes des minorités (je dois pourtant voir les carrières alternatives proposées à ceux qui sont sur le point d'être privés de leur profession), que contre l'assainissement et l'homogénéisation de la culture américaine. Et tandis que des voix indignées remportent habituellement le plus de publicité, elles ne sont pas toujours les plus intéressantes. Plus précieux, et plus proche de l'action, sont les appels à l'abolition qui s'élèvent depuis une compassion qui a mal tourné, des voix comme celles du Général Early.

Les « Trois notes contre une définition culturelle du combat professionnel » d'Early (voir p 20 et 39 du même livre *Reading the fights*) ont de la valeur pour leur échec – malgré les plus sérieuses tentatives de l'auteur – d'arriver à une définition quel que soit. Les « Notes » de Early sont, en fait, au pire quand elles feignent les gestes théoriques pour gagner une influence sur le sujet : on reproche différemment à la Boxe le racisme, « politique virile », « rituel primitif, et le « désir anglo-

saxon du pouvoir. » (Plus qu'une petite mauvaise foi montre dans le premier essai, dont le titre préalable, « le chaud Latino contre le frais Pique », qui nous disait de manière peu sincère, répète « le jargon du blanc moyen », et plus qu'une petite absurdité dans le second, dans lequel Roberto Duran est transformé en « mâle mythique anglo-saxon. ») Les essais appellent rien de moins à la juxtaposition crispée du dédain et de l'exaltation : Early qualifie la Boxe de « brutale », « horrible », et « hideuse », pourtant il avoue être lui-même un « amoureux passionné de la Boxe professionnelle ». Même tandis qu'il utilise la confession pour soutenir son droit – peut être son « désir » – de juger, Early donne expression aux réactions schizophréniques que suscite la Boxe. Dans un paragraphe il s'apitoie sur les boxeurs comme les victimes exploitées d'un symbolisme de mauvais goût et dans le suivant il chante les louanges de Benny Leonard, Henry Armstrong, Joe Brown, et d'autres, comme « des génies », comme si un tel terme avait encore un sens. Si la « triste et exécrable brutalité » de la Boxe est exposée à un endroit, c'est l'échec des grands combats de délivrer le drame promis qui provoque un cri pour la « rapide exécution » du sport. En effet, les lamentations pour la dépense de l'esprit dans le ring gaspilleur se mélangent à plusieurs reprises avec l'indignation pour le manque d'esprit des combats : les victoires « incroyablement sans passion » d'Ali sur les médiocres « Espoirs Blancs », ou l'échec du poids moyen de Philadelphie Cyclone Hart à montrer un enthousiasme approprié à la quête d'une chance pour le titre.

L'inconsistance de l'attention d'Early est dans une certaine mesure une conséquence de son éducation, comme son essai le décrit. Un jeune studieux élevé parmi les noirs pauvres de Philadelphie – quoiqu'apparemment muni de meilleurs moyens qu'eux – il a été attiré par le plus dur des combattants de rue : « Il avait un grand respect pour mon intelligence (même en ce temps-là j'étais connu pour être un garçon qui aimait lire) ce que je trouvais surprenant puisque pratiquement personne d'autre ne le faisait. C'était un échange égal puisque j'avais un grand respect pour la manière dont il se servait de ses poings. » C'est ce rêve d'une réciprocité perdue – quand la vigueur physique passionnée et l'intelligence solitaire et inappréciée existaient en termes équivalents et pouvaient se reconnaître et s'admirer l'un et l'autre – qui luit à travers la colère de Early. La timidité trempée dans le dialecte («bookish » garçon à livre, « dukes » poings) trahit une conscience de soi honteuse d'une telle mémoire ; à présent, étant passé à des choses meilleures en tant qu'écrivain, il se trouve à la fois un initié et un étranger, encore un admirateur mais aussi un critique social. Et il trouve dans la brutalité troublante de la Boxe professionnelle une trahison de ce rêve. Les livres et les poings coexistent seulement localisées dans la métaphore étudiée de ses essais : l'« objectivité Joycéenne » (Joycean dispassion) de Ray Leonard opposée à l'« impulsion romantique pour l'improvisation », par exemple. Pourtant d'autres écrivains qui osent chercher leurs propres rapprochements figuratifs avec le combat de ring (Mailer, Liebling, les reporters de *The Ring*) deviennent les cibles de l'hostilité jalouse d'Early. Si, comme Early tente de nous le montrer, « seul un vrai amoureux du sport peut comprendre pourquoi les prolos méritent un meilleur destin », ses essais montrent aussi la difficulté de se réconcilier avec une activité qui peut à un moment accélérer le pouls et à un autre arracher les tripes, une de celles qui peut évoquer, pour le même observateur, à la fois l'engagement passionné et le rejet renfrogné.

Tandis que nous avançons plus profondément dans la culture de la Boxe, nous pouvons nous attendre à trouver une sympathie croissante pour les combats, mais nous trouvons aussi, dans les attitudes propres aux combattants, les signes permanents d'une ambigüité radicale. « Il n'y a rien d'aimable dans le fait d'être frappé à la tête », disait à un reporter du *New York Times* Mike Weaver, champion pour une seule fois des poids lourds WBA. « Il n'y a rien d'aimable dans le fait de sentir le

sang couler de votre nez, ou de le voir sortir de quelqu'un d'autre ». Les combattants insistent systématiquement qu'ils sont là seulement pour l'argent, avec les remarques spirituelles défensives comme celles de Tex Cobb, « C'est mieux que de travailler. » Pourtant la Boxe évoque aussi la joie, pas seulement chez des gars durs aussi connus que Roberto Duran avec son sourire plus sinistre et son regard à la Charles Manson, mais chez des boxeurs « gentleman » comme Floyd Patterson qui, dans les jours déclinants d'une très longue carrière, appelait la Boxe son « shoot de LSD », et qui maintenant entraîne comme boxeur son fils adoptif. Les attitudes de haine et de mépris (Duran sidéra un public national lorsqu'il se vanta que son adversaire alors inconscient, porté hors du ring sur une civière, serait porté à la morgue s'ils combattaient à nouveau) coexistent avec celles de l'amour et du respect. Bobby Chacon, arrêté par Alexis Arguello, fit le vœu de nommer son prochain enfant « Alexis », et le fit. Amy Levit, une ancienne étudiante en danse de ballet mariée avec le boxeur californien Ruben Solorio, raconta à un documentariste que la Boxe était l'« identité » de son mari. « C'est comment il s'exprime face aux gens. C'est comment il sent l'amour ». Peut-être que l'attitude la plus volatile était celle de Muhammad Ali. Ayant annoncé sa supériorité dans la Boxe le jour après qu'il ait gagné le titre des poids lourds en 1964, il a continué à exprimer son dédain, avec des affirmations hystériques sur son génie, pendant la plus grande partie de deux décades. La Boxe n'a aucun sens, dirait-il aux interviewers, un spectacle absurde de deux adultes en short, sautant de haut en bas et tapant l'un sur l'autre ; en même temps il était tout à fait capable de promouvoir un prochain combat comme « le plus grand événement sportif de l'histoire de la planète Terre. » Rejeter (écarter) l'une ou l'autre position comme le simple prêchi-prêcha ou la technique de vente c'est mal interpréter l'histoire remarquable et pourtant exemplaire d'Ali : peu de personnages publics ont jamais révélé aussi profondément la compulsion de *homo ludens* et son appétit pour le jeu sérieux.

S'il existe un centre au mystère de l'attrait de la Boxe, il gît dans cet ancien paradoxe du jeu sérieux. Huizinga a peut-être fait de l'élément du jeu dans la culture humaine un sujet pour l'examen universitaire, mais il n'y a aucune activité dans la culture populaire qui rende aussi terriblement apparente que le fait la Boxe la frontière instable entre les jeux et le sérieux. La Boxe, pour cette raison, assume un statut spécial parmi les événements athlétiques. Les abolitionnistes la dénigrent systématiquement comme un « soi-disant sport » et ils ont raison d'une certaine manière. Nous pourrions aussi convenablement l'appeler un « métasport », parce qu'elle expose à l'œil critique la structure profonde et la motivation de tout sportif. Les autres sports « dégénèrent » en combats quand les règles et la discipline s'effondrent – le balancement des crosses de hockey, le vidage des bancs (de l'hémicycle, des rangs) après un bean ball ([lancer de balle au base ball, donné pour frapper intentionnellement la tête du batteur](#)) – événements qui provoquent habituellement l'indignation, les répétitions des vidéos dans les journaux du soir, et le commentaire amusé sur combien peu de coups ont abouti. La Boxe ordonne et préserve les énergies libérées à de tels moments, et c'est pour cette raison qu'elle est à la fois le plus primitif des combats et un idéal pour tout (une [correspondance?](#)) dans la complexité de ses stratégies, contre-stratégies, rituels et traditions. Ces stratégies sont implacablement pragmatiques, pourtant on est souvent surpris par la prépondérance des moyens sur les fins. Un grand combattant est fier de ces moyens. Après avoir vaincu Giulio Rinaldi au Madison Square Garden, Archie Moore s'est plaint de son adversaire : « son manque de finesse m'a consterné ». Les énergies incorporées par un combat peuvent être représentées, pour emprunter une vieille figure, en aussi forte augmentation qu'à l'entrecroisement des pyramides ou l'intérieur des spirales – qu'on nomme différemment comme agilité et violence, jeu et sérieux, art et horreur ([abomination](#)) – parce que nous sommes devenus conscients que le mélange n'est jamais

stable, pas de combat en combat, ni de round en round, ni même de minute en minute. La figure elle-même est instable : où est-ce que l'un représente une faute habilement exécutée, ou bien un coup terrible administré gracieusement ? C'est, néanmoins, utilisable ([serviceable](#)) : tandis qu'un côté assume de s'imposer aux autres, le combat prend forme comme ce que les journaux du matin appelleront un « jeu d'échec » ou un « pier six brawl » ([un match qui tourne en une bagarre où tout est permis](#)). Il y a, malgré ce que les mélodrames hollywoodiens nous montrent, un contingent de longue date qui se réjouit du passé. Parmi les contes stupéfiants que les mordus de combat aiment raconter, les K.O. dramatiques ne se classent pas plus haut que celui de Willie Pep gagnant un round sans lancer un seul coup. Bien sûr, même le combattant le plus gracieux (à moins qu'il rejette le combat) doit éventuellement commencer par lancer des coups, pourtant le basculement potentiel dans la brutalité coexiste non simplement avec l'habileté athlétique, mais avec un encore plus extrême – un joyeux exhibitionnisme, et une complaisance dans l'ornement. Bien que la « marche traînante d'Ali » et le « bolo punch » ([coup de poing semi-circulaire donné à 45°](#)) fussent défendus par leurs praticiens pour leur valeur stratégique, ils montrent plus vraisemblablement que le monde des nez cassés connaît ses propres formes du baroque, et que les salles miteuses favorisent leur propre rococo.

Mais aucun grand combat n'est pur. C'est la zone d'intersection qui est cruciale, et dans les combats les plus parfaits – Louis-Conn I et Ali-Frazier I viennent immédiatement à l'esprit – les pyramides de l'obscurité et de la lumière, de la lutte violente et de la finesse du virtuose, sont le plus intimement reliées. Voilà les forces qui sont en jeu au niveau physique – le tapis de toile blanche est un *platea* ([plateau ?](#), ou « *rue* » en latin ?) élémentaire vide – qui permet de voir de grands combattants comme de grands artistes, quels que soient leurs terribles systèmes symboliques. Il peut être, et peut-être qu'il doit être, difficile d'accepter la notion que le travail d'un boxeur professionnel mérite le même genre d'attention que nous prodiguons aux artistes, mais une fois que nous commençons à faire attention et à décrire ce qu'il fait sur le ring, il devient de plus en plus difficile de refuser la dépense. Le combattant crée un style dans un monde du risque et de l'opportunité. Son corps discipliné adopte les positions essentielles de l'esprit : agressivité et défense, insaisissable et gracieux dans ses changements de direction, ou luttant avec toutes ses ressources stylistiques contre une résistante mais, jusqu'à la toute fin, altérable réalité. Un grand combattant redéfinit le possible.

Malgré l'image de mélancolie que Muhammad Ali présente aujourd'hui, on ne peut revoir sa carrière sans s'en émerveiller. Il nous force à ré-imaginer la manière dont un athlète bouge à travers le temps et l'espace ; même dans ses années sur le déclin, il a mené une bataille contre les normes stylistiques. Jeune, il tenait ses mains trop bas, et tirait sa tête en arrière pour éviter les coups (un mouvement d'amateur, bougonnent les traditionalistes), pourtant il a tellement accéléré le rythme du combat poids-lourds qu'il n'y en avait guère qui pouvaient tenir face à lui. Avec une conscience de soi extraordinaire, Ali savourait la difficulté que sa danse autour et en arrière créait non seulement pour son adversaire, mais aussi pour les caméramen au bord du ring qui essayaient de le garder dans le cadre. Vieillissant, il a cherché à obtenir l'extrême opposé dans la posture et la marche : immobile le long des cordes, tête baissée et mains tenues hautes, il ralentissait le rythme des principaux combats à un point insupportable, épuisant ses adversaires, non pas en les forçant à le suivre, mais semble-t-il ([consider this](#)) en les bernant dans la tentative de le forcer à les suivre. Ali a toujours été le parodiste expert, si à travers ses (et ceux de Bundini Brown) surnoms de personnages de dessins animés pour les styles de ses adversaires (« le lapin », « la pieuvre », « la lavandière »), ou si à travers sa miniaturisation (?) exagérée de ses adversaires – son grondement délibérément maladroit autour

du ring, coudes balançant, contre Bonavena, sa manière de défier Jerry Quarry dans un jeu du poulet (qui pourrait laisser tomber ses mains plus longtemps ?). Ces mouvements donnaient à Ali l'illusion de l'omnipotence, même quand il devait lutter, comme il le fit contre Bonavena, même quand il était désespérément touché, comme dans le 12^e round contre Frazier quand, sévèrement secoué par un crochet, il fit une danse ivre, maniérée, une version comique du combattant chancelant. En vieillissant, il forçait ses adversaires à se parodier en jeunes et impatients challengers travaillant plus pour le vieil homme. Si son esthétique a prouvé qu'elle était plus dangereuse qu'Ali l'avait d'abord imaginé – son impression satirique d'un combattant sonné à une conférence de presse pour le premier combat avec Frazier est horriblement ironique aujourd'hui – il continue d'insister que ça valait la peine. Beaucoup sans doute se sentiraient plus confortables s'ils pouvaient le convaincre que ça ne le valait pas.

La loyauté d'Ali envers la profession qui lui a cassé la mâchoire, troublé son éloquence, et a fait peut-être de pires dégâts, encore cachés, est basée en partie sur ce qu'il appelait « mes millions » et sur sa vision des opportunités futures pour l'homme noir. Mais elle représente aussi la dévotion d'un interprète pour le médium par lequel il exprime son génie, génie qui autrement aurait pu rester inexprimé, peut être inexprimable. Il comprend, aussi, que bannir la cause probable de son malheur serait rendre insignifiante la fascination continue du monde pour lui. Il est devenu Ali en créant le style Ali. C'est un style pour lequel on trouve des antécédents chez Jimmy Slattery, Gene Tunney, Kid Galivan, et d'autres, mais un style qu'il est arrivé à modeler dans une forme si distincte que l'on pourrait dire de la manière dont il tournait sa tête ou contraît un jab ce que Coleridge disait après avoir lu les vers d'un ami : « aurais-je rencontré ces lignes en courant sauvage dans le désert d'Arabie, j'aurais du crier à l'instant « Wordsworth ! » » Les nuances et les excentricités d'Ali poussaient un monde de témoins à des chants tonnante de reconnaissance : « Ah-lee ! Ah-lee ! ».

C'est, finalement, cette fascination de masse pour l'art violent du combattant qui est la plus dérangement pour l'abolitionniste. Pourquoi cela compte-t-il autant pour tant de personnes ? La réponse, je l'ai suggéré, réside dans les sortes d'énergies que la Boxe rend explicites. Quand la Boxe amène à la surface les plus profondes impulsions du sport, l'immédiateté de ses révélations est déposée ([registred](#)) dans la conduite de ses spectateurs. L'image de la foule assoiffée de sang est en partie exacte et insuffisante en totalité. Dans le pire des cas, la foule devient brutale et vindicative ; dans le meilleur, elle est remplie par l'esprit de la mimesis. Le téléspectateur enrôle les poings ou mime les coups qu'il a vu ou qu'il invoquerait ; la Boxe est le seul sport que je connaisse dans lequel les mouvements corporels de l'interprète et du spectateur se reflètent aussi exactement l'un dans l'autre. Si la foule a soif de K.O., cela, aussi, fait partie de la transaction réflexive, mais son appétit est moins pour le carnage que pour l'intensité, un état de réponse intensifié qui peut être compromis par un spectacle trop brutal et partial ([one-sided/dans un seul sens, unilatéral](#)) ; les cris de « Arrêtez le combat » ne supplantent pas inhabituellement les cris au meurtre. Cette intensité peut, bien sûr, prendre des directions bizarres. Il y a quelques années au combat de Yaqui Lopez j'étais assis à côté de quelqu'un au premier rang qui, après avoir juré sur un ton menaçant et détaché ([enlevé](#)) des mises de pari pendant les premiers rounds, a vécu apparemment une extase comme celle de Sainte Thérèse alors que son héros qui trainait se reprenait durant les derniers rounds : « Yaqui ! Yaqui ! Yaqui ! » gémissait-il, les yeux roulés vers le haut, se balançant d'avant en arrière sur son siège en bois. Quand la décision, qui était discutable, fut pour Lopez sur le plus lisse Jesse Burnet, je doute que beaucoup de mystiques auraient pu se sentir plus transportés.

Plus généralement, l'intensité du spectateur est centrée, fusionnant le passionné et l'analytique. Le combattant habile ne perd pas la tête au cœur de la bataille, et le fan agité non plus. Même si il donne l'attention la plus captivée ([passionnée](#)) à l'action, il calcule les tournures de la stratégie et de l'avantage, se rappelant les précédents et projetant les conséquences, examinant les ruses et les tropes de style et d'action. C'est cette présence à la fois de la passion et de l'analyse qui attire tant de sortes différentes d'observateurs vers les combats. Des chercheurs ont suggéré que certaines personnalités deviennent addict aux poussées d'adrénaline de leur propre corps : ils peuvent devenir des hommes d'affaire sous haute pression ou des joueurs qui jouent gros. Les propriétaires de casino et les promoteurs à Las Vegas et Atlantic City ont observé le genre à leur profit : rien n'attire autant les joueurs professionnels qu'un grand combat. Moins profitable pour les promoteurs, mais non moins remarquable, est l'attraction des hommes (et de certaines femmes) de lettre pour les combats. Leur fascination est, je pense, générée par la même sorte de fusion, bien qu'ils soient plus accoutumés à la trouver dans d'autres formes. C'est à cause de son mélange apparent de passion et de pensée que Grierson et Eliot se sont tournés vers la poésie métaphysique comme un idéal esthétique – « la pensée passionnée est toujours apte à devenir métaphysique », écrivait Grierson – et il y a un pouvoir analogue à trouver dans l'expérience d'un combat. « Bien qu'une querelle dans la rue soit une chose à haïr », réfléchit Keats dans une lettre à son frère et à sa belle-sœur, « les énergies qui se montrent en elle sont belles. » Sherwood Anderson voyait dans le combattant une métaphore pour la frénésie créative de l'artiste : « Tous ses nerfs sont à la limite. J'ai regardé des peintres au travail qui étaient comme Dempsey prêt à entrer sur le ring pour le prix ([enter the prize ring](#)). Un homme que j'ai connu jurait violemment quelquefois quand il peignait. Si vous l'aviez interrompu à un tel moment il aurait pu vous frapper avec ses poings ».

Si nous sommes réticents ou même dégoûtés par les efforts pour diriger de telles intuitions et analogies vers une lecture plus complète de l'attrait de la Boxe, une des raisons est l'échec spectaculaire de la Boxe à supporter un objet proportionné à ([à la dimension d'](#)) une telle intensité. Quiconque est impliqué dans le jeu du combat, qu'il soit fan ou professionnel, doit s'attendre à rencontrer l'espèce la plus fondamentale des trahisons. Freddie Brown et Ray Arcel, entraîneurs d'une autre ère, trouvèrent un regain de leurs jours de gloire dans le grand Roberto Duran jusqu'à son « No mas » match retour ([return bout](#)) avec Leonard les secoua aussi profondément que n'importe quel combattant démolit par Duran sur le ring. Le Gouvernement, les universités, les religions organisées – toutes les augustes institutions sont passibles d'arrogance et de cynisme, mais la misère de la corruption de la Boxe, la brutalité gratuite de ses discordances, le cynisme de ses combats arrangés, et les conséquences désastreuses pour certaines de ses victimes, sont aussi sans aucun compromis visibles que le sont ses excitations. Pour toute l'hypocrisie cupide qui lie ([/laces](#)) la conversion de Howard Cosell au camp abolitionniste, la sincérité de son dégoût est impressionnante : « Je suis usé à cause de ça ». comme Cosell, presque tous ceux qui désertent le sport le font pas par lassitude, mais par pur et simple épuisement. Tout enthousiaste qui résiste à l'idéalisme ou au bobard désinvolte (Cus d'Amato a essayé d'attribuer aux morts de la Boxe la responsabilité d'anévrismes congénitaux ; Angelo Dundee prétend qu'il n'a jamais vu un combat arrangé) doit trouver une manière de négocier entre le plaisir et la consternation. Examinons, par exemple, *le Programme de Boxe du Flash Gordon de ce soir*, une lettre d'information pour initié qui balance largement des détails consacrés aux plus petites cartes de club aux exposés amers (et parfois paranoïaques) d'un « racket qui éclate à ce qui semble avec des prostituées, glandeurs et souteneurs ». Les théories conspirationnistes et les combats arrangés sont importantes dans

l'univers du *Gordon* : le FBI, les promoteurs véreux, et les médias télévisés sont tous ensemble une ligue de démons ; les annonces des prochains combats sont ponctuées par des « wow ! » des années soixante et quelques (*sixties-ish*), alors même qu'ils examinent minutieusement les décalages et les chutes (?) – *Gordon* signale cela en changeant les noms des participants : K.O. Pectate, Lew Sitania, Kenny Breathe, Willie Getup. Le combat suspect n'est pas, après tout inhabituel dans un sport dur au point que personne ne veut avoir l'air naïf. L'humeur du grand sage, une caractéristique de l'atmosphère périphérique de nombreux sports, devient une nécessité pour tant de personnes dans l'assemblée des combats, à la fois comme un moyen de compromis et un sens de pardon (*indulgence*).

Mais peut-être que le plus grand obstacle à une entière et subtile lecture des combats est l'inhibition acquise, un sens des convenances qui devrait requérir de notre part un mouvement de recul à la pensée de sur-intellectualiser la culture populaire, en particulier dans les aspects qui semblent incultes. « Lire les matchs de boxe ou les festivals de culture pop », se plaignait un critique littéraire, « donne... des résultats prédictibles. L'art populaire moderne est vu comme étant le « mauvais rêve » de l'art élevé ». Tandis qu'une telle résistance peut nous sensibiliser à une divergence entre nos termes et les éléments de la culture sur lesquels nous enquêterions, elle se reflète aussi sur l'anxiété de l'intellectuel en ce qui concerne sa place dans la société, sa distance cultivée et précaire. Les combattants et ceux qui sont proches de l'action – entraîneurs, managers, correspondants de combats – pour tout leur réalisme blasé, ne ressentent pas une telle émotivité, et ils se gargarisent des subtilités de leur métier. L'observation d'un combat requiert de l'observateur d'être à l'affût des rythmes et du phrasé des combinaisons, des attentes qu'elles créent et des improvisations qui naissent durant les moments de pression. Un lecteur averti de Ike Williams ou Ray Robinson a plus en commun avec un lecteur averti de Donne ou Milton qu'avec tout autre lecteur ennuyeux (*borné*). Le combat lui-même encourage nos réponses les plus passionnées. Tout est fait autour du jab parce que le jab incorpore attention, spéculation, et pénétration : « le jab de Weaver est plus perspicace que celui de Dokes », note Angelo Dundee durant leur combat poids lourd l'année dernière. Un combat vivant exerce d'énormes exigences sur nos pouvoirs de perception. L'action décisive des autres événements sportifs est calculée pour être aussi publiquement visible que possible : on peut assister à un home run, un touchdown, ou un panier de presque n'importe où dans l'arène ou le stade. Le moment décisif d'un combat peut être plus dissimulé – un uppercut délivré à l'intérieur, ou un changement subtil de stratégie – et pourtant cet événement est peut-être le moment le plus concentré de signification dans tout sport. La plus grande puissance d'un home run est 4 points ; une équipe menée de 10 runs peut seulement espérer que les lanceurs adverses s'effondrent, démoralisés. Mais un simple coup ou combinaison peut changer entièrement un combat, et il n'y a pas d'autre manche à rapporter. Jon Tate menait environ 13 à 1 quand un crochet du gauche mit fin à son règne de champion poids lourd.

Parce que tant de matchs importants sont télévisés, et pourvus des commentaires d'experts (l'équipe de CBS de Clancy, Leonard, et Ryan est la meilleure), on peut oublier comme il est difficile de suivre l'action d'un bon combat. Même un combat observé de près est imprévisible, capable de changer de direction, ou de rendre inaperçu le plus important. Peut-être que le plus grand service que Howard Cosell a rendu aux fans de Boxe, à part son soutien à la cause d'Ali durant son exil politique, ont été ses graves erreurs d'attention. Sa dépendance envers des scénarios a priori qui ont échoué à prendre les mesures de l'action (après les J. O. de 1976, chaque combat devint une leçon du « déplacement latéral »), sa manière de mal nommer des changements importants de l'action et des coups décisifs

(revisionnez parfois une cassette des derniers rounds de Holmes contre Leon Spinks ou Cooney), son incapacité à saisir les nuances du style (il a rejeté la préparation ([prechampionship](#)) de Hagler comme frauduleuse, et était si ennuyé par le maintenant-adulé Carlos Monzon qu'il a passé la moitié d'un combat à parler avec le coureur automobile Jackie Stewart) a forcé les téléspectateurs à se débrouiller tout seuls. A la différence de ses shows de football, où les fans pouvaient éteindre le son de la télé et lui substituer les commentaires de la radio, les shows de Cosell sur la Boxe rappellent inconsciemment aux fans quelle sorte de concentration demande l'observation d'un bon combat.

J'ai commencé ce texte en discutant le fait que les spectateurs de combat ont un sens hautement développé du paradoxe, et je veux finir en soulignant la réponse double que requiert la Boxe. Elle évoque non pas une ambivalence en équilibre, mais une juxtaposition contractée d'opposés, un engagement fasciné et un déversement de termes et d'images qui sont indissolublement reliées à une conscience de ce que coûte l'enthousiasme. La poursuite des réformes médicales et éthiques est un appel essentiel pour la décence et l'équité envers les travailleurs de la Boxe, le combattant, mais chacun depuis le combattant au directeur de réseau sait que le prix sera toujours haut. La question de l'abolition retourne toujours à cela : qui a le droit de déclarer que cela a un coût trop haut ? Qui gouverne cette économie ?

Si la Boxe survit, ce ne sera pas à cause des réformes espérées, ni grâce aux énormes porte-monnaie télévisuels, mais à cause du fait curieux qu'il est plus difficile de décrire la violence d'un combattant habile que celle d'un combattant grossier, même si plus de dégât est fait par le premier. Un combattant au moindre talent peut être un personnage sympathique, mais il devient le plus souvent une source de déplaisir, ou seulement d'intérêt passager ; on peut seulement désirer qu'il trouve un autre domaine de travail. La mort de Jack Dempsey a suscité une explosion d'éloges pour un « vrai héros », même de la part des commentateurs qui se sont sentis obligés de plaindre, dans des propositions subordonnées, la source de sa célébrité ; l'habileté de Joe Louis à assommer un adversaire avec un coup parcourant moins de 30 cm reste une pierre de touche pour les prouesses athlétiques de toute sorte. A mesure que devient plus mûr un combattant doué, sa conduite dans le ring devient une assimilation de plus en plus complexe de la réalité, et une confrontation de grands combattants semble virtuellement un clash Thucydéen des cultures. Presque tout scandale est oublié le lendemain ([dans le sillage/ in the wake of](#)) d'un grand combat, dont les pouvoirs de transfiguration avoisinent la magie. Le *N.Y. Times*, qui dans ses éditos et ses colonnes de sport a sans arrêt demandé l'abolition de la boxe, reflète ce pouvoir aussi bien qu'une autre publication après le combat Hagler-Hearn. Les attaques de George Vecsey sur la corruption et la brutalité ont ouvert la voie aux adjectifs haletants de Dave Anderson « tonitruant », « tempêtant », et « merveilleux ». L'« allure dangereuse », la « beauté pure de la brutalité » non seulement a « magnifiquement justifié » le nom nouvellement légalisé de Hagler (« le Magnifique ») – « Il était aussi merveilleux qu'un boxeur peut l'être, peut-être pendant 8 minutes aussi merveilleux qu'aucun boxeur a jamais été » - mais justifié, même temporairement, la Boxe professionnelle elle-même : « Ce n'était pas seulement un autre KO de troisième round, c'étaient 8 minutes merveilleuses qui resteront dans les souvenirs de ce que la Boxe est supposée être, mais est rarement. » Même la voix de la désillusion sophistiquée ne peut annuler un désir quasi-érotique pour les 8 mn de révélation à la gloire de Hagler. L'enthousiasme d'Anderson était contagieux. Un article émouvant, même si un peu chimérique ([wishfull](#)), sur Ali, parut peu après, invoquant la bonne humeur permanente d'Ali et son enjouement à suggérer qu'il était aussi vif que jamais, seulement parlant plus lentement. Le *Time's Sunday Magazine*, qui avait mené une analyse neurologique des blessures de combattants et les 9 niveaux de commotions

cérébrales, complétée par des diagrammes en coupe du crâne et des traductions médicales du jargon de la Boxe (l'une des meilleures pièces de l'impérialisme linguistique qu'on ait jamais osé lire), a dirigé (?ran) le texte méditatif de Joyce Carol Oates sur la fascination sombre de la Boxe. Ce tournant, il faut le souligner, n'a pas été le résultat du ménage de la Boxe, des réformes médicales ou éthiques, ou d'une nouvelle politique éditoriale. Il est sorti d'un grand combat dans lequel la Boxe une fois encore a révélé véritablement ce qu'elle est : hautement habile et hautement dangereuse, une démonstration publique intensément concentrée du désir humain et de l'intelligence traduite dans une énergie articulée.